

Français, mettaient la direction de cette guerre entièrement aux mains des gentilshommes, fonctionnaires, militaires — surtout. Or, ceux-ci, par goût, par éducation et par nécessité, se trouvaient déjà d'eux mêmes très portés vers la guerre, qui était leur moyen d'existence, qui, bien plus, était un moyen d'avancement rapide. Ainsi, la formation sociale de la classe dirigeante venait aggraver le danger de guerre résultant du commerce des fourrures, des conditions d'existence de la population coloniale.

Pour nous rendre pleinement compte de l'effet produit par le jeu de cet ensemble de causes, il nous faut considérer successivement deux périodes. Dans la première période, les colons français ont pour concurrents dans le commerce des fourrures les Iroquois (seuls ou faiblement soutenus par les Hollandais), et ils possèdent sur eux l'avantage au point de vue social et économique. En effet, les Français, dès leur arrivée en Canada, s'étaient déclarés les alliés des Hurons et des Algonquins, grands fournisseurs de pelleteries à cette époque, et à l'encontre des Iroquois ils jouissaient de leur amitié. Puis, en échange des pelleteries, les Français pouvaient offrir divers objets manufacturés, avidement recherchés des sauvages, et que les Iroquois n'auraient guère été en état de leur fournir. Ceux-ci cherchèrent à compenser leur infériorité sociale et économique par le seul procédé à leur disposition : la violence. On sait avec quel acharnement ils s'attaquèrent à la fois aux Français et aux tribus qui les approvisionnaient de fourrures, comment ils harcelèrent les partis de traite, pillèrent les canots et les habitations. Dans cette première période, les Français ne furent donc pas les auteurs de la guerre : ils ne firent que se tenir sur la défensive. Mais la formation exclusivement militaire de leur classe dirigeante fit que la guerre inutilement traîna en longueur. A tout instant on est surpris de voir des expéditions organisées à grands frais, se terminer brusquement à la suite de quelque petit succès, jamais de coup décisif. Ces gentilshommes, qui ne souffraient pas au même degré que les habitants des déprédations des Iroquois, avaient, du reste, intérêt à ne terminer jamais la guerre, à multiplier les expéditions, afin de multiplier les occasions de triomphes faciles, de promotions rapides.¹

L'entrée en scène des marchands anglais ouvre la seconde période. Ceux-ci, grâce à la supériorité de leur organisation sociale fondée sur l'initiative individuelle, étaient en état d'évincer pacifiquement les Français du commerce des fourrures, puisqu'ils pouvaient offrir aux sauvages du nord un plus haut prix pour leurs pelleteries, des marchandises à meilleur compte et de meilleure qualité. La supériorité économique se trouvait dès lors acquise à la ligue anglo-iroquoise, et un grave problème se posait pour les colons français. Comment garder la clientèle du sauvage ? Comme jadis les Iroquois, les Français crurent trouver la solution de cette difficulté dans la guerre. Voyant les fournisseurs de pelleteries leur échapper sur

¹ *La Science sociale*, t. XIV, pp. 377 et suiv.